

Renaissance de l'Allemagne (13)

Le cabinet von Schleicher

On peut dire que Schleicher fut parmi tous les chanceliers de l'après-guerre celui qui exerça le plus lamentablement sa fonction.

Schleicher croyait pouvoir se maintenir et régner en jouant une personnalité contre l'autre, en promettant beaucoup à chaque parti sans tenir aucune promesse. La seule idée absurde de vouloir s'appuyer sur les syndicats marxistes complètement effondrés montre sa parfaite incompréhension politique, aussi bien que son idée de mettre hors combat le parti national-socialiste par une scission en détachant d'Hitler quelques-uns de ses sous-chefs.

Un des hommes les plus puissants du mouvement jusque-là, Strasser, travailla avec Schleicher contre son Führer qu'il attaqua traîtreusement dans le dos, au moment de la bataille décisive, cinq minutes avant d'atteindre le but. Le Führer se trouvait dans un combat ardent, face à face avec Schleicher, maintenant, avec une volonté de fer et une intractable détermination, son but : Exiger la charge de chancelier. Strasser, pendant ce temps, négociait avec Schleicher aux dépens d'Hitler, afin d'obtenir une place dans le cabinet. Strasser tenta de gagner d'autres sous-chefs du NSDAP à sa cause, afin de pouvoir exercer une pression sur le Führer et l'obliger à céder. Ces messieurs s'étaient splendidement montés la tête : Schleicher chancelier et ministre de la guerre, Strasser premier ministre de Prusse et vice-chancelier, Hitler devait être pensionné et écarté du pouvoir.

Hitler avait formellement interdit à ses collaborateurs de négocier en dehors des pourparlers. Représentant politique du parti à Berlin, je recevais moi-même à ce moment mes instructions quotidiennes clairement prescrites, de sorte que le Führer tenait fermement en mains les rênes des négociations. Ce fut le moment choisi par Strasser pour tourner l'interdiction et pour mettre légèrement le feu à la ferme construction du NSDAP. Le mouvement peut tout pardonner sauf l'infidélité envers le Führer, l'indiscipline, la désobéissance et la trahison.

Un cri de colère s'éleva dès que fut connue l'action de Strasser et de Schleicher.

Les autres chefs, les fidèles et les partisans, se groupèrent plus fermement que jamais autour d'Adolf Hitler. La volonté de le suivre aveuglément dans une discipline de fer et d'exécuter chacun de ses ordres, ne fit que se raffermir. Les pourparlers furent arrêtés. Schleicher était chancelier, nous reprîmes contre lui, avec la même passion, la lutte déjà menée contre von Papen. Mais nous dûmes refuser à von Schleicher la sympathie personnelle que nous avions si largement accordée à son prédécesseur, car Schleicher, pour briser le mouvement, avait tenté d'y introduire l'infidélité.

Ce n'était pas jouer franc jeu.

Pour le peuple allemand, l'espoir d'être sauvé était anéanti pour la troisième fois.

On ne pouvait croire que ces périodes de tensions pussent passer sans explosion. Les pessimistes proclamaient partout que le parti perdait du terrain, qu'il ne supporterait pas ce troisième désappointement, que des militants commençaient à envoyer leur démission.

On poussa de nouveau Hitler à céder.

Mais ici aussi, Hitler résista, aux heures les plus lourdes de la politique intérieure. Il voyait clairement le but par-dessus tous les bruits et tous les caquets quotidiens. Il savait prophétiquement que ce but n'était plus éloigné.

Nous savons aujourd'hui qu'il faut remercier la providence de ce qu'Hitler ne devint pas chancelier dans ces jours de novembre et décembre. Car, selon la situation, il lui eût fallu, en sa qualité de chancelier, prendre le général von Schleicher comme ministre de la guerre. Suivant les circonstances aussi, Gregor Strasser, dont la trahison n'était pas encore connue, fût devenu ministre de l'Intérieur. Les deux principaux instruments du pouvoir se fussent donc trouvés entre les mains d'hommes qui n'étaient pas en communion de cœur et de pensée avec Hitler et qui eussent préféré sa chute à son ascension. Le cabinet eut été hétérogène dès le début et il eût été impossible d'accomplir un travail d'ensemble harmonieux. Cela nous eût nécessairement conduit à des conflits difficiles dont personne n'eût pu prévoir l'issue.

Grâce à la volonté de fer et au merveilleux sens politique de notre Führer, cette tentation passa ainsi près de nous. Les attaques continuèrent. Les masses se jetèrent dans les meetings et les batailles

électorales avec plus de chaleur. Le peuple ne fut pas seul à reconnaître l'incapacité et l'impossibilité du gouvernement Schleicher ; le vieux Maréchal Hindenbourg les reconnut avec lui. Ce dernier se sentit froissé de la manière avec laquelle Schleicher avait fait tomber von Papen, et aussi de la manière dont il gouvernait maintenant. La confiance du président du Reich était, malgré tout la seule base que possédât Schleicher comme politicien. C'est cette seule confiance qui lui avait permis de jouer son rôle, et il dut toujours s'en référer à l'autorité du vénérable Maréchal pour mener ses combats politiques.

Nous savions tous que si nous parvenions à éclairer le Président du Reich, ce dernier lui retirerait sa confiance. Schleicher aurait ainsi terminé sa carrière. Il ne se serait plus trouvé un seul homme pour le suivre au combat.

L'année 1932 s'achevait donc sous le signe de la plus haute passion politique qu'eût jamais éprouvée le peuple allemand, sous le signe d'une tension à peine supportable, sous le signe du plus grand combat à venir, car la plus dure partie de l'hiver se dressait devant nous. Quand on enterra 1932, l'Allemagne était au plus bas de sa courbe de souffrance. Le peuple allemand avait passé bien des situations sur son chemin du Golgotha. Le début de l'année suivante devait apporter l'anéantissement ou la renaissance. Tous les partis, tous les chefs politiques, toutes les associations et toutes les troupes avaient été expérimentés. On avait recherché et sorti des écuries les soi-disant meilleurs et derniers chevaux pour les faire courir.

Tous s'étaient abattus.

Tous les hommes, comme les partis, avaient fait faillite.

Hermann Göring, Renaissance de l'Allemagne, Fernand Sorlot, Paris, 1939.